

# Conférence sur Paul Valéry

De Jean-Pierre Chopin\*

(Le 23 mars 2012 à la Bibliothèque de Douai)

## « Sortir pour entrer » avec Paul Valéry

Paul Valéry, dans l'esprit du large public est quelqu'un que l'on cite, un poète académicien, un peu difficile et obscur sans bien savoir ce que l'on entend par là, puisqu'on le lit peu. Sa célébrité curieusement lui a nuï. Paul Valéry est méconnu d'être trop connu. Il résume le paradoxe d'une intelligence de référence dans tous les domaines, et d'une ignorance parfois totale sur son œuvre, une des plus immenses et des plus profondes que comporte la France. Une sorte d'esprit « inactuel, intempestif » comparable, à certains égards, à celui de Nietzsche.

En dehors d'une publication abondante dans tous les domaines, sa quête essentielle se déroulait tous les matins. Pendant 50 ans, dans la solitude matinale vers 4 ou 5 heures du matin « entre la lampe et le soleil » comme il disait, il a rempli 261 cahiers de réflexions éparses et de recherches abstraites d'une densité danáidienne ; environ 30 000 pages dont une vie d'homme ne suffirait pas à épuiser la richesse sur tous les sujets.

Il faudra attendre la publication d'une petite partie de ces cahiers en Pléiade dans les années 1970 pour en mesurer la potentialité. On assiste dans ces Cahiers à l'essai de ses cogitations, au fruit de ses réflexions qui nous forcent à sortir de nos habitudes, de nos jugements, de nos paresse. Il interroge inlassablement le pourquoi et le comment des choses, le fonctionnement de l'esprit, du corps, et de notre rapport au monde.

S'il y a une philosophie valéryenne, ce n'est pas une doctrine de la connaissance, un système clos, mais une pratique de la pensée qui démystifie nos « idées fixes » nos idolâtries diverses et tire sur tous nos « perroquets intérieurs ». Il fait une mise à nue chirurgicale de tout ce qui s'est installé en nous par habitude et héritage, de tout ce qui oublie sa généalogie, son caractère nécessairement arbitraire, « fiduciaire » et conventionnel, à commencer par le langage : « *Il y a une clarté apparente, note-t-il, qui résulte de l'habitude de se servir de notions obscures... Cette clarté est l'échange d'une obscurité consentie* ».

Cette formule « SORS POUR ENTRER » tirée d'un fragment de *l'île Xiphos* illustre assez bien sa gymnastique mentale de distanciation, de déconstruction afin de faire varier les points de vue possibles sur le mystère du monde. Cette formule nous invite aussi à comprendre comment de simples notions vagues comme âme, cœur, dieu, nation, temps, comment de simples phonèmes en sont venus à créer en nous des imaginations,

des passions, des douleurs mais aussi des joies qui n'ont pas d'autre consistance que le crédit que nous accordons culturellement à ces mots. Ces concepts sont comme des chèques sans provision ; il y a une inflation verbale, selon lui, qui nous fait vivre davantage dans l'expression des choses que dans les choses. « *Les termes de la métaphysique, note-t-il, sont des billets ou des chèques qui donnent l'illusion de la richesse.* »

Cette formule « SORS POUR ENTRER » nous aide à garder l'esprit libre pour mieux gérer nos douleurs et nos joies. La tâche capitale de l'esprit libre, selon Valéry, est d'exterminer les causes imaginaires des maux réels. La difficulté est de ne pas exterminer les biens réels que produisent aussi des causes imaginaires.

Ainsi, il y a chez Valéry une Espérance dans sa volonté de sauver le « capital Esprit » et de garantir son indépendance, sa liberté créatrice par une sorte d'athlétisme de la pensée qui repense régulièrement nos évidences et nos certitudes afin de nous ouvrir au jeu infini des possibles. Quand tout nous invite à la paresse physique et mentale, il est salutaire de « sortir pour entrer » afin de n'être dupe de rien et surtout pas de soi-même...

\*Philosophe et écrivain, docteur ès lettres en Sorbonne, spécialiste de Paul Valéry auquel il a consacré sa thèse, Jean-Pierre Chopin a participé à l'édition de l'Intégrale des Cahiers de Paul Valéry chez Gallimard.

**Vous pouvez aussi consulter son blog : [jeanpierrechopin.wordpress.com](http://jeanpierrechopin.wordpress.com)**

## Le malentendu

Je commencerai par vous citer trois extraits de Paul Valéry :

- Tout d'abord, le premier sizain qui ouvre *le Cimetière marin*

« Ce toit tranquille, où marchent les colombes,  
Entre les pins palpitent, entre les tombes ;  
Midi le juste y compose de feux  
La mer, la mer toujours recommencée !  
Ô récompense après une pensée  
Qu'un long regard sur le calme des dieux ! »

« La mer, la mer, toujours recommencée ». Nous verrons plus loin combien la mer est une allégorie fondamentale de la pensée valéryenne.

Les deux derniers vers :

« Ô récompense après une pensée  
Qu'un long regard sur le calme des dieux ! »

sont ceux qui figurent sur la tombe de Paul Valéry au cimetière marin de Sète où il fut enterré en 1945 dans sa 74<sup>ème</sup> année après des funérailles nationales présidées par le Général de Gaulle.

- Le deuxième extrait, ce sont les paroles de Paul Valéry en lettres d'or qui figurent sur l'un des frontons du palais de Chaillot - ancien musée de l'homme - où les pierres semblent s'adresser au visiteur peu motivé.

« IL DÉPEND DE CELUI QUI PASSE QUE JE SOIS TOMBE OU TRÉSOR. QUE JE PARLE OU ME TAISE. CECI NE TIENT QU'À TOI. AMI, N'ENTRE PAS SANS DÉsir. »

(Formule que l'on pourrait inscrire à l'entrée des écoles, des bibliothèques... ou des conférences !)

- Le troisième extrait : plus connu encore :

« Nous autres civilisations, nous savons désormais que nous sommes mortelles »

Phrase d'autant plus troublante quand on se souvient que Paul Valéry meurt le 20 juillet 1945, 17 jours avant le lancement de la bombe sur Hiroshima.

Formule à méditer aussi en ces temps où les valeurs de culture qui fondent une civilisation sont supplantées par le règne exclusif de l'économie et du matérialisme !

Si j'ai cité ces trois extraits célèbres de Paul Valéry, l'un poétique *le Cimetière marin*, l'autre qui historise le frontispice du palais de Chaillot, et le dernier, un des plus connus, que l'on retrouve dans les discours officiels ou les sujets de concours, c'est pour souligner un paradoxe à l'égard de Paul Valéry ; c'est qu'il est à la fois très cité et au fond très méconnu.

En effet, pour le grand public il se résume à cela ; à quelqu'un que l'on cite, quand ce n'est pas seulement à un nom célèbre. Paul Valéry, dans l'esprit du large public et même dans celui d'un public cultivé, est un poète académicien, un peu difficile et obscur sans bien savoir ce que l'on entend par là, puisqu'on le lit peu. Tel est bien le malentendu !

Et pourtant, il est peu de livres où son nom n'apparaisse comme une référence. Cela va du *manifeste du surréalisme* d'André Breton en passant par les philosophes comme Merleau Ponty, Alain, Sartre ou des scientifiques éminents dont la liste serait longue (*Le Jeu des possibles* de François Jacob, ou l'astrophysicien Hubert Reeves qui lui emprunte jusqu'à son titre dans un de ses ouvrages célèbres : *Patience dans l'azur.*)

Paul Valéry résume le paradoxe d'un homme, que dis-je, d'un Esprit, d'une intelligence de référence dans tous les domaines, et d'une ignorance parfois totale sur son œuvre, une des plus immenses pourtant et des plus profondes que comporte la France.

Sa célébrité curieusement lui a nui. Paul Valéry est méconnu d'être trop connu et c'est bien là une de ses originalités, et une des raisons de ma présence ici.

Alors, pourquoi Paul Valéry est-il si ignoré et si peu lu ? D'où vient ce malentendu ? Il y a à cela plusieurs raisons.

Tout d'abord, que ce soit pour sa poésie ou pour sa pensée en général, Paul Valéry a eu la vertu des grands qui est d'être, sans préméditation, à contre courant. Une sorte d'esprit « inactuel, intempestif » comparable à certains égards à celui de Nietzsche.

Dans une époque héritière et nostalgique du romantisme, une ère mélancolique où l'on adore les sectes en « isme », les passions du sang, de la terre, de la nation, de l'irrationnel, il a prôné l'exercice froid et lucide de la pensée ; il a en somme prôné la distanciation, l'analyse, la déconstruction, le travail contre l'inspiration, bref, il a invité à SORTIR quand une certaine nostalgie (souvent dangereuse) ne cherche qu'à ENTRER plus ou moins aveuglément dans une certitude, une croyance, une théorie, une doctrine.

D'autre part, et sur le terrain purement esthétique, il a osé, à une époque qui voit fleurir un art où le laisser aller du soin de la forme est érigé en doctrine, où une faute de goût devient un trait de génie, il a osé prôner le culte de la perfection, la vertu du travail, ce que Nietzsche appelait « le grand style ». « L'idée de perfection m'a possédé » (C T1 p181.)

Aristocrate d'esprit et janséniste dans son exigence, Paul Valéry ose rester un joaillier du verbe à une époque industrielle où l'on consomme de plus en plus, oserais-je le dire, de la bibeloterie poétique, de la métrique de quincaillerie, de la rime de bazar.

Une autre raison de la méconnaissance de Paul Valéry vient de l'apparente difficulté de son œuvre en général et de sa poésie en particulier. C'est indéniablement un auteur difficile, non par culte élitiste ou snobisme intellectuel, mais parce qu'à un certain degré de profondeur, les choses montrent leur richesse et leur belle complexité. De plus, cette sensation d'hermétisme de sa poésie vient aussi de notre attitude héritée de l'école et de la tradition qui veut réduire un poème à une grille de sens immédiats et extérieurs.

Or, Paul Valéry, après Baudelaire et Rimbaud avait une conception plus haute et plus originelle de l'acte poétique qui ne doit pas se contenter de représenter le connu, le réel ; elle n'est pas un bouquet de fleurs sur la table du déjà dit. La poésie doit ouvrir à d'autres logiques, à des associations moins linéaires, moins horizontales, à une pensée verticale, qui invite à la méditation, aux chemins de traverse, loin des autoroutes de la pensée.

Il s'est élevé avec force contre la prétention de résumer ou d'expliquer un poème ; ce qui reviendrait à nier l'essence même de la poésie. Expliquer un poème de façon linéaire, c'est en partie le détruire ; sa propriété étant justement d'échapper au déjà dit, déjà senti, d'ouvrir de nouveaux possibles, de créer des brèches, de nouveaux « voir », contre ce qu'il appelle dans un de ses dialogues « l'Idée fixe ». Paul Valéry a redonné au poème son sens étymologique : « Poïem » en grec signifie créer, faire être ce qui n'était pas et qui est irréductible à du déjà dit.

Pour lui, le propre de la poésie est de créer un état opposé au but de la prose. Dans la prose, le but visé est extérieur.

« Pour dire qu'il pleut, note Valéry, dites qu'il pleut - et il ajoute - à quoi suffit un employé, homme de la prose. Pour le poète, il ne s'agit pas de dire qu'il pleut. Il s'agit de créer la pluie ». (CT1 p1120)

La poésie n'utilise pas les mots comme simple moyen, mais comme résonance d'un état semblable à ce que produit la musique, un état poétique.

Tout au plus peut-on évoquer des sonorités suggestives, des déclenchements d'images, de sensations, de visions, de rapports analogiques, qui sont le propre du travail de notre Esprit. Au fond, dans la scolarité, on ignore le poète Valéry parce que la poésie, en son essence profonde, échappe, veut échapper à la convention, à toute institution ; elle est anti-scolaire. Elle invite à une SORTIE et non à une ENTREE dans un système.

« Mes poèmes ont le sens qu'on leur prête » dira-t-il avec une certaine provocation.

Ici, comme en d'autres domaines, sous des allures classiques et académiques, se devine chez Valéry quelque chose de non-conventionnel que les surréalistes - comme André Breton - n'oublieront pas.

La poésie pour Valéry relève d'une fonction archétypale de l'Esprit dont la science elle-même reprend les principes afin d'ouvrir de nouveaux accès à l'Enigme du

Monde. Principes qui sont les principes esthétiques au sens Kantien, c'est-à-dire la nécessité de s'imposer des formes par des structures, des « aprioris » arbitraires.

D'une certaine manière, une hypothèse scientifique relève d'un acte semblable à celui du poète. L'Esprit crée une mise en forme à partir d'arbitraires décidés ; que ces arbitraires soient des postulats mathématiques, des règles d'architecture, des appareils particuliers de physique ou de chimie qui questionnent le monde, ou des lois de versification qui imposent certains mots, font advenir et constituent une certaine réalité.

Là est un apport fondamental de Valéry qui est de restituer au mot poétique et à l'acte qu'il suppose son sens le plus métaphysique, son sens étymologique grec de création. L'Esprit propose un monde, dévoile un univers, crée un « voir » à partir d'une structure opératoire.

L'Esprit fonctionnant sur l'océan vague du monde comme un filet de pêche. Il recueille de la mer, cette énigme mouvante du monde, une certaine pêche en fonction des structures de ses « mailles ».

Le filet de pêche, ce sont les structures opérantes de l'Esprit, les règles arbitraires de versification d'où découle une certaine réalité poétique changeable à l'infini. Le filet de pêche fait être ce qui n'était pas sans lui. Il est créateur d'une certaine réalité, il accomplit le passage du rien au quelque chose, il est poétique.

Aussi, la musique à partir de ses propres règles, l'architecture, la peinture, les mathématiques comme autant de constructions rendues nécessaires à partir d'arbitraires, d'hypothèses, sont-elles, au sens étymologique, des monuments poétiques puisqu'ils font advenir un certain voir, une certaine réalité sonore, picturale, scientifique, politique à partir d'une certaine structure créatrice.

Ainsi, l'acte poétique chez Paul Valéry recouvre une métaphysique, qui, s'opposant au platonisme, se rattache notamment à la phénoménologie et à l'ontologie moderne que l'on peut trouver chez Heidegger. Il ne s'agit plus de révéler une « Vérité » des « arrières-mondes ».

La poésie est « Aléthéologique » - c'est-à-dire qu'elle sort de l'oubli, dévoile, révèle le mystère du monde comme la vague dévoile dans ses structures successives et infinies le mystère de la mer. Chaque poème déroule, à l'aide d'artifices, la potentialité infinie du Grand Mystère du monde.

Nous arrivons à une autre raison de la méconnaissance de Paul Valéry qui est aussi due à la forme de son œuvre. Il y a, peut-on dire, deux Valéry.

- Le premier est le poète qui, même peu lu aujourd'hui, est reconnu dans le milieu littéraire initié ; il y a donc, disons, l'homme public, l'Académicien, celui qui répond à des commandes d'éditeurs, se dépense en discours, en préfaces, en conférences, professe au Collège de France. C'est, je dirais, la partie visible de l'iceberg.
- Quant à la partie la plus profonde et féconde, la plus authentique de Paul Valéry, on l'ignore quasiment jusqu'à sa mort : c'est l'homme des *Cahiers*, le penseur matinal qu'on ne connaît de son vivant que par petits extraits, lâchés avec parcimonie dans les volumes intitulés *Variétés* ou *Tel quel. Mauvaises pensées, Choses tues...*

Pendant 50 ans, dans la solitude matinale vers 4 ou 5 heures du matin, « entre la lampe et le soleil », comme il disait, il a rempli 261 cahiers de réflexions éparées et de recherches abstraites d'une densité danaienne ; environ 30000 pages dont une vie d'homme ne suffirait pas à épuiser la richesse sur tous les sujets philosophiques, psychologiques, scientifiques, artistiques, politiques, tout ce qui constituait, ce qu'il appelait sa « politique de l'esprit ». Il réfléchit au fonctionnement de l'esprit, à la mécanique de la pensée, à l'attention, à la mémoire, au corps.

Paul Valéry a été un grand penseur français du 20<sup>ème</sup> siècle, notre phénoménologue, notre ontologue, notre philologue, une pensée qui s'apparente dans bien des domaines à celle de Nietzsche, de Husserl, de Heidegger, de Wittgenstein...

Il faudra attendre les premières années de 1970 pour que ces cahiers, documents uniques dans la littérature française, soient accessibles. Tout d'abord à un public restreint, par la production en Fac simulé commencée en 1957 et qui comptera 29 volumes d'environ 1000 pages chacun. Le manuscrit original de Valéry est reproduit photographiquement dans son intégralité absolue de sorte que le lecteur de ces volumes a l'illusion d'avoir sous les yeux l'écriture même du poète-penseur, ses fusées en tous sens, ses ratures, les croquis, les dessins, les aquarelles, dont cet esprit aimait à parsemer son texte. Le seul artifice de cette publication exhaustive a été de reproduire dans un même format in-quarto les cahiers qui étaient de dimensions irrégulières, tantôt cahiers d'écolier, tantôt carnets de poche.

Puis ces Cahiers seront accessibles à un plus large public par l'heureuse entreprise de Judith Robinson en 1973, qui fit publier dans la Pléiade et en deux volumes des extraits classés par rubriques. Ces deux volumes de la Pléiade ne représentent donc que 1/20<sup>ème</sup> des Cahiers dans leur totalité. (On trouve des rubriques comme Ego scriptor, gladiator, langage, philosophie, sensibilité, mémoire, temps, rêve, conscience, attention, Eros, sciences, poésie, littérature...)

On assiste dans ces *Cahiers* à l'essai de ses cogitations, au fruit de ses réflexions qui nous forcent à **sortir** de nos habitudes, de nos jugements, de nos paresse. Il excite notre propre esprit dans des notations parfois sibyllines.

Paul Valéry interroge inlassablement le pourquoi et le comment des choses, le fonctionnement de l'esprit, du corps et de notre rapport au monde.

Dans ses *Cahiers*, il n'a pas cherché à élaborer une théorie, parce que l'Esprit, en son essence est au-delà de tout système fermé.

Or, c'est sans doute cette intelligence même qui lui a nui, que ce soit dans les chapelles universitaires ou politiques, où l'on aime à **entrer** dans un système, une secte, un parti, pour ne plus avoir à **sortir**.

« Plus un homme est intelligent, dit-il, moins il est de son parti »

« La haine, la cruauté, l'hypocrisie, la rapine n'appartiennent en propre à aucun parti, la sottise à aucun régime, l'erreur à aucun système »

Agathe Rouart Valéry, sa fille, que j'ai eu la chance de rencontrer, me disait un jour que ce qui avait nui à son père, c'était de ne pas être ce qu'on appelle un auteur engagé. L'Esprit fut son engagement qui est justement de se dégager de toute actualité

transitoire, mais surtout de toute forme d'idolâtrie, de toute secte qui demanderait une capitulation des autres possibilités d'analyse, c'est-à-dire une « capitulation de l'intellect. »

Loin d'être un confort de distance et d'abstention, c'est au contraire l'inconfort comme une exigence de l'Esprit : « Jamais en paix » notera-t-il dans ses *Cahiers* (C T1 p100.) Ainsi, sous des dehors conformistes qui lui assurent une protection de son existence, il y a un non-conformiste, une indépendance de la pensée qui ne souscrit à aucun dogme. Sur le plan politique, il note :

« De droite au milieu des gauches, et de gauche au milieu des droites » (C T2 p1494)

Le critère « droite-gauche » pour lui, dispense d'aller au fond des choses.

Mais cette distance, cette liberté de l'Esprit, cette ironie polie, on le sait depuis Socrate, déplâit. Paul Valéry avait ce côté extrêmement sociable, était académicien, professeur au Collège de France comme un « pourquoi pas ». Il fallait bien manger et vivre de sa plume ! comme il disait. D'ailleurs nul n'aura été moins vaniteux et entiché de sa propre gloire quand elle est venue !

Mais sa quête essentielle se déroulait tous les matins « entre la lampe et le soleil » dans ses *Cahiers*.

Là était sa façon de **sortir**, si je puis dire, avant de consentir à **entrer** à nouveau dans les fonctions nécessaires et conventionnelles.

Ainsi, en glorifiant le haut de l'iceberg, Valéry, le poète académicien, le poète d'Etat, on a fait oublier sa face la plus questionnante, la plus dérangeante.

La publication de ses *Cahiers* en Pléiade par Judith Robinson dans les années 1970 a non seulement révélé au grand public un Valéry méconnu, elle a fait voir que l'œuvre de Valéry se situait pour l'essentiel hors de la littérature.

Paul Valéry, à travers cet immense laboratoire de l'Esprit que sont les *Cahiers*, révèle qu'il n'est ni poète, ni littérateur, ni dessinateur, ni essayiste, ni traducteur, puisqu'il est tout cela à la fois. Il est inclassable.

Il a mené jusqu'au bout de sa vie dans le secret de ses méditations matinales ce que j'appellerai un héroïsme prométhéen de la pensée. Son héroïsme, longtemps ignoré, est « d'être allé jusqu'au bout en lui » (C T1 p52). La seule louange qui lui fit jamais plaisir fut celle du philosophe Bergson qui dit de lui : « Ce qu'a fait Valéry devait être tenté » (C T1 p143 et p197). Ce dont Valéry a le plus souffert c'est d'avoir fait une idole de son esprit contre toutes les idoles, c'est d'être allé jusqu'au bout de ses doutes, jusqu'au bout en soi. « TO GO TO THE LAST POINT » comme il le note dans ses *Cahiers* (C T1 p21)



## L'homme - Esquisse biographique

Ainsi donc les succès et les honneurs n'ont pas changé Paul Valéry, mais ont glissé un malentendu.

Tel était cet homme aux yeux magnifiquement bleus, mince et racé, fumeur impénitent, à qui la marche donnait des idées ; causeur extraordinaire sans effet inutile, mais perçant droit à l'essentiel, volant d'idée en idée à la vitesse de l'éclair, doué d'un sens rare de l'analogie. Il pouvait considérer la politique avec les moyens cartésiens, la chirurgie en philosophe, la poésie comme un ingénieur.

André Gide confiera dans une entrevue : « la conversation avec Valéry, je mettais quelquefois 8 ou 10 jours à m'en remettre. J'avais l'impression qu'il avait toujours raison et que ce pourquoi je peinais, travaillais, ma raison de vivre, était, disons le mot, de la foutaise ! »

Tel était cet homme, d'une aménité exquise dans le sourire, sans solennité, rieur, pourvu d'un visage mobile, d'une jeunesse infinie dans le regard, mais aussi un être terriblement anxieux, nerveux, impatient, dormant peu, subissant avec supplice les longs repas et les attentes.

« Je suis comme l'aiguille d'un manomètre » dira-t-il !

Mais un peu comme Diderot, il combattra sa tendance hypersensible comme un mal, par l'intellect, au lieu de s'abandonner avec une complaisance toute romantique aux épanchements du cœur. Le mot « sensible » il le met souvent entre guillemets, « entre deux gendarmes », selon son expression, comme un mot suspect.

La particularité de Paul Valéry, qui je l'avoue me séduit à jamais, c'est cette réutilisation, cette conversion de son énergie sensible et angoissée, qui pourrait mener à la souffrance paresseuse et victimaire, en un décuplement de l'énergie intellectuelle.

C'est pourquoi il pourra noter fort justement : « ce que j'ai d'esprit me vient de m'être exercé contre moi-même » (C T1 p64)

Paul Valéry n'eût pas aimé que je parlasse de l'homme et de sa vie en cherchant à introduire un lien entre sa vie et son œuvre.

Paul Valéry a tout fait pour s'abstraire dans ses écrits de sa simple qualité transitoire, événementielle. Le vécu de Valéry était prétexte à une réflexion universelle, jamais le texte de son œuvre qui s'est toujours voulue hors du temps, comme l'Esprit. C'est notamment ce qui l'opposa toujours à André Gide, son proche ami, à qui il reprochait cette tendance impudique, limitative de toute œuvre trop liée à la biographie de son auteur et qui devient le déversoir d'états d'âme, livrés, comme il dit, au « pourboire », à « la prostitution publique ».

« Le public n'a droit qu'à notre esprit, notera-t-il ; le cœur est chose secrète » (C T1 p269)

Les *Cahiers* ne sont pas un journal ; il y a très peu d'allusions à son vécu ; tout tourne à l'abstraction, presque à l'algèbre. C'est un Valéry pensant et surveillant l'élaboration de sa pensée. Valéry s'est senti le devoir de sauver ce capital qu'il nommait Esprit qu'il jugeait en péril dans une ère où, comme le dit son Monsieur Teste : « Personne ne médite ».

Toute tentative biographique a pour défaut celui que Valéry n'a cessé de dénoncer pour l'histoire. Le regard en arrière introduit un déterminisme là où il n'y en a peut-être pas. Connaissant la fin de l'histoire, au fond, nous lisons les faits à l'envers et nous aimons à croire que tout est en relation de cause à effet, que tout a un sens, jusqu'au moindre petit fait, et nous construisons le roman du passé.

Jean-Paul Sartre lui-même dans sa tentation autobiographique intitulée *les Mots*, tombe dans l'écueil. Il se laisse aller à croire que son berceau situé dans une bibliothèque déterminait sa carrière d'écrivain. Peut-être, mais prudence !

Nous ne retiendrons donc ici que des événements qui, sans ambiguïté nous renseignent sur sa pensée et son œuvre.

Aussi, rappeler que Paul Valéry est méditerranéen n'est-il pas sans importance.

C'est donc dans un port, celui de Sète, dans l'Hérault, que Paul Valéry, italien par sa mère, corse par son père, naquit le 30 octobre 1871.

Ses méditations, ses œuvres poétiques ou philosophiques le ramèneront souvent à cette mer, comme à une énigme fascinante du monde, la mouvance obscure de l'En soi !

La mer apporte au monde laborieux du port cette ironie des Infinis ; elle est cet infini des possibles toujours recommencés face à un monde humain qui, avec ses digues, ses remparts, ses codes et ses règles, ses mises en ordre, se raidit dans des structures que le mouvement des vagues finira toujours par user.

Comme cet enfant de Baudelaire « amoureux de cartes et d'estampes », Paul Valéry a « bercé son infini sur le fini des mers » : enfant, il rêvera d'espoirs fous, d'embarquements imaginaires à bord de navires qui gagnent la haute mer ; il rêve d'être marin.

C'est à Sète, dans les douze premières années de sa vie qu'il se constituera un imaginaire où, comme le dit Baudelaire « l'univers est égal à son vaste appétit ».

Cette influence méditerranéenne qui fera pencher Valéry vers la lucidité, la clarté, l'art pur, la beauté cristalline d'un alexandrin, ce culte apollinien de la forme qui sera pour lui un problème de fond, il l'a certainement puisé dans cette lumière de ses premières années.

Cependant, ce tempérament méditerranéen est davantage dans son esprit que dans son comportement ; il n'a rien d'un grand gestuel issu de la *commedia dell'arte* ; il a horreur de l'effet théâtral.

Très jeune, Paul Valéry a déjà cette double attitude qu'il conservera : d'un côté une extrême insularité, un « Robinsonnisme » intellectuel et de l'autre une sociabilité de bon aloi.

Cette tendance de Valéry à être un Robinson intellectuel, à se ménager une île intérieure va se renforcer dans son adolescence, d'autant que la famille de Paul Valéry quitte Sète pour s'installer à Montpellier ; son père, fonctionnaire dans les douanes décide de prendre sa retraite ; Valéry achève alors sa treizième année.

A Montpellier, le décor est plus austère qu'à Sète. Les vieilles rues en pente, étroites, tortueuses, avec leurs nobles hôtels du 18<sup>ème</sup>, la fameuse promenade du Peyrou aux sobres alignements d'ormes et de magnolias, l'université, les musées, les bibliothèques ; tout semble disposé pour ramener à la pensée et à l'étude.

Paul Valéry a des curiosités que les méthodes et programmes scolaires sont incapables de satisfaire et il ne cessera par la suite de dénoncer la médiocrité étriquée du système éducatif. Il poursuivra donc, sans passion, ses études secondaires, mais ses carnets s'emplissent déjà de notes, de vers et de croquis. Dans un de ses plus anciens sonnets qu'il envoie à son ami Gustave Fourment, il fait l'apologie du repliement sur soi-même et devient déjà ce « maître cerveau sur un homme perché » qu'il sera quelques années plus tard.

« Loin du monde, je vis tout seul comme un ermite  
Enfermé dans mon cœur mieux que dans un tombeau  
Je raffine mon goût du bizarre et du beau  
Dans la sérénité d'un rêve sans limite  
Et je jouis sans fin de mon propre cerveau »

Il a 15 ans quand il écrit cela...

Ses études secondaires achevées, il s'inscrit à la faculté de droit de Montpellier. Ce sera le même désintéret pour des études qu'il réussira brillamment, mais sans qu'elles satisfassent son esprit qui va s'exercer ailleurs ; ailleurs, ce sera déjà la méditation sur ses carnets, la poésie, ses lectures et des rencontres importantes.

Ainsi, à 18 ans, il est en deuxième année de droit dont il sent l'aliénation mais un ami - Pierre Féline - qui habite la même maison et qui de sa chambre plonge dans celle de Paul Valéry, témoigne que chaque jour, de grand matin, celui-ci se dirige vers sa table de travail ; je cite :

« Lentement, le buste et la tête inclinés vers le sol, tel le jeune prêtre allant se recueillir à l'autel... »

Là, il s'intéresse en autodidacte aux mathématiques, à la physique et amorce une habitude qui ne le quittera plus.

Après avoir accompli son volontariat dans le 122<sup>ème</sup> régiment d'infanterie, il fait la première rencontre fondamentale, celle de Pierre Louys, auquel il restera attaché toute sa vie. Ce dernier le met en relation avec la jeunesse littéraire de la capitale. Par Pierre Louys, Paul Valéry rencontre André Gide, de deux ans son aîné, qui venait à Montpellier passer quelques jours chez son oncle, professeur à la faculté de droit. Ce fut, là aussi, le début d'une amitié qui durera jusqu'à sa mort.

A cette époque de ses 19 ans, plusieurs revues et journaux locaux ouvrent leurs colonnes à la publication de ses premiers poèmes et notamment « la Conque », revue fondée par son ami Pierre Louys où paraîtra notamment son poème : *Narcisse parle*, qui charmera Mallarmé et dont voici quelques vers :

« Ô Frères ! triste lys, je languis de beauté  
Pour m'être désiré dans votre nudité,  
Et vers vous, Nymphes, Nymphes, ô Nymphes des fontaines,  
Je viens au pur silence offrir mes larmes vaines.

Un grand calme m'écoute, où j'écoute l'espoir.  
La voix des sources change et me parle du soir ;  
J'entends l'herbe d'argent grandir dans l'ombre sainte,  
Et la lune perfide élève son miroir  
Jusque dans les secrets de la fontaine éteinte.

Et moi ! De tout mon cœur dans ces roseaux jetés,  
Je languis, ô saphir, par ma triste beauté !  
Je ne sais plus aimer que l'eau magicienne  
Où j'oubliai le rire et la rose ancienne... »

Autre rencontre importante en effet : Mallarmé, dont le nom lui est révélé pour la première fois par le personnage du livre de Huysmans, *A Rebours* : des Esseintes.

Des Esseintes fascine totalement Paul Valéry qui se reconnaît dans ce personnage aristocratique qui éprouve avec douleur la haine de la médiocrité, de la prostitution sociale et décide de s'enfermer seul avec soi et ses livres. Paul Valéry fait de ce livre de Huysmans sa bible ; il le relit cinq fois. C'est dans *A Rebours* que le personnage des Esseintes lui révèle l'amour pour les partisans de l'art pur, les Parnassiens, de ceux qui font de l'amour de la perfection un but en soi.

Parmi eux, des Esseintes fait l'apologie d'un poète peu connu encore : Mallarmé.

Enthousiasmé par la pureté et l'exigence solitaire de l'art de Mallarmé, Paul Valéry lui écrit. Grâce à son ami Pierre Louys, il rencontrera alors ce maître et deviendra son plus fidèle disciple.

Paul Valéry a 21 ans : il finit sa licence en droit, mais ne va pas bien. Il traverse une crise morale aigüe : celle d'un homme qui doute de sa propre création poétique, doute profond, aggravé par une crise sentimentale au sujet d'une jeune femme dont on sait peu de choses. (Mme de Rovira)

Alors qu'il est à Gênes, où sa famille se rendait souvent, il connaît une nuit terrible, la nuit du 4 au 5 octobre 1892 qu'il appellera sa nuit de Gênes ; une de ces nuits qui accouchent les grands hommes ; comme Descartes eut sa nuit, comme Pascal eut sa nuit.

Une nuit où il décide de ne plus laisser atteindre son esprit par une trop vive sensibilité ; une nuit qui va gouverner toute sa vie ultérieure, son esprit et son œuvre. Cette nuit là, en effet, un orage violent le tient éveillé : Nuit blanche, blanche d'éclair, allongé sur son lit « nuit effroyable - notera-t-il - ma chambre éblouissante par chaque éclair - Et tout mon sort se jouait dans ma tête. Je suis entre moi et moi » Plus tard encore il notera : « je m'étais fait un regard » « Nuit glacée, archi-pure » (C T1 p86)

Il ne s'agit pas d'une illumination ; il n'est point visité comme Pascal. Mais une sorte de coup d'état à la fois réel et devenu légendaire : **La Nuit de Gênes** : cette nuit là, il décide de remplacer le cœur par l'esprit ; il se fait le Caligula, le Robespierre de lui-même. Il guillotine les idoles, c'est-à-dire tout ce qui exige croyance, abandon et qui font appel au flou, au vague, au mystère, aux puissances trompeuses du langage, à la bêtise des sentiments pour s'instaurer « prêtre de la lucidité ». Devenir une sorte de Napoléon de la pensée (Napoléon, autre référence de la mythologie valéryenne).

Ce qu'il veut désormais, c'est se libérer, se reprendre en main, se « refaire un spontané » comme il dit, un peu à la manière de la méthode de Descartes qu'il admire par ailleurs. « Les 3/4 du temps de l'Esprit se passeront à se défaire de réponses apprises ou communiquées ; de questions illégitimes, de difficultés importées uniquement par le langage ».

Ainsi, à 21 ans il décide en cette « nuit de Gênes » de renoncer à la littérature, mais d'approfondir son esprit, ses connaissances mathématiques. Il va s'enfermer ainsi dans un travail sans œuvre. Tous les jours, dès lors, vers 4 h du matin, après une tasse de café, « entre la lampe et le soleil » il cultivera son intellect, travaillera à se rendre maître chez soi, « à faire le tour du propriétaire » comme il dit, et il remplira ainsi durant 50 ans ces 30 000 pages éblouissantes, parsemées de schémas, de croquis.

C'est à partir de cette nuit de Gênes que commence le grand Valéry. Son refus de la poésie, de la publication, son silence angélique durera quant à lui, 20 ans.

Dans une modeste chambre meublée de la rue Gay-Lussac, il installe un tableau noir et se livre au délice des équations. « Il couvrait, raconte son ami André Gide, de dessins, de formules et d'équations, à la manière de Vinci, d'épais Cahiers où l'on voyait autant de chiffres et de signes algébriques que de mots ».

Il agit pour se rendre « un individu potentiel » se plaît-il à dire ; il travaille à une méthode qui lui procure la maîtrise des possibles. Son maître de référence, Léonard de Vinci au sujet duquel il écrira à 24 ans une longue introduction célèbre.

« Léonard – un homme capable, couché sur l'herbe au bord d'un petit fleuve, de suivre le sort des tourbillons de l'eau...de saisir la suite des filets fluides, leurs étranglements...les rotations où ils se prennent, de tirer un cahier de gros papier – d'y tracer le mouvement, de noter l'incurvation du lit, la rive adverse, plus haute...Sur cette rive, mettant la paysanne qui s'avance allaitant son enfant, avec le poids du corps déporté du côté où n'est pas l'enfant, le sein droit sur la verticale du centre de gravité de son corps, le pied droit caché sous la jupe, l'autre invisible ; et le même regard et la même main allant saisir l'oiseau qui s'élève dans les remous de l'air inférieur...

Homme tout intelligence servie par une main intrépide, par une logique et une netteté...qui à la moindre impression substitue un système complet – ne connaît pas le vague, l'éphémère, mais sait tout de même les reconstituer – par son art » (C T1 p336)

A cette époque, il est des Mardi de Mallarmé qui a fait de lui son disciple préféré. Il fréquente les endroits qui sont chers à la bohème symboliste ; le quartier latin, le Luxembourg, y retrouve ses amis ; on écoute sa causerie éblouissante, riche en aperçus nouveaux et profonds.

Jules Renard note dans son journal : « Valéry, un prodigieux causeur. Du café de la paix au Mercure de France, il montre de surprenantes richesses de cerveau, une fortune. Il ramène tout aux mathématiques. Il voudrait faire une table de logarithmes pour littérateurs. »

Mais il faut manger !

Huysmans, qui est devenu un de ses chers amis, lui conseille les bureaux du ministère de la guerre. Il a le malheur, comme il dira, de ne pas échouer au concours et va s'aliéner pendant quelques années à un travail bête et copieux. S'il a abandonné la poésie, il a écrit sur l'instance de commandes quelques essais ; notamment la fameuse

*Introduction à la méthode de Léonard de Vinci et la non moins célèbre Soirée avec Monsieur Teste vers 1896. Teste et Léonard seront deux personnages qui hanteront sa pensée et dont nous reparlerons.*

Nous sommes en 1900, il a 29 ans et il se marie avec Jeanne Gobillard, ce qui le fait s'unir en même temps à tout un milieu d'artistes, surtout des peintres, qui deviendront ses familiers et amis, comme Degas, Renoir, Manet mais aussi Debussy, Ravel et bien d'autres qui seront les habitués du 40 rue Villejust à Paris devenue aujourd'hui la rue Paul Valéry et où il habitera jusqu'à sa mort, au 3<sup>ème</sup> étage dans la maison de monsieur et madame Ernest Rouart avec lesquels il entretiendra des relations familiales.

La même année 1900, Paul Valéry change avec bonheur de travail ; il est maintenant secrétaire particulier du directeur de L'agence Havas, homme charmant qui l'adopte. Travail plus intéressant qui le met en relation avec les événements mondiaux, et surtout, lui laisse davantage de loisir. Il l'exercera 20 années. Il en profite pour activer la rédaction matinale de ses *Cahiers*.

Voici la guerre 1914. Il a alors 43 ans, appartient aux vieilles classes, et ne part pas sous les drapeaux. C'est alors que ses amis tentent de le convaincre d'éditer un recueil de ses anciens poèmes. Il refuse. André Gide insiste ; il a fait dactylographier tous les poèmes qu'il a pu retrouver dans diverses revues et les soumet à l'auteur, Paul Valéry : voici la première impression du poète : « Contact avec mes monstres. Dégoût. Je me mets à les tripoter... Retouches » Il se décide enfin à une sérieuse révision.

Après 20 ans d'abstinence, Paul Valéry se surprend à s'intéresser de nouveau à la technique poétique, mais comme à un exercice athée de l'intelligence.

Voulant utiliser les trouvailles faites au cours de ses recherches matinales et abstraites, il se propose d'écrire - avec une rigueur à la Léonard de Vinci qui refuse de se laisser aller à ce qui vient - un court récitatif de 25 vers environ... Il en écrira plus de 500 et c'est le long poème de *La Jeune Parque* :

« Copulation assez monstrueuse, dit-il, de mon système et de mes méthodes, de mes exigences musicales et des conventions classiques »

Il ne lui fallut pas moins de 4 ans et demi et plus de 100 brouillons pour terminer *La Jeune Parque*.

Durant ces années de guerre mondiale dont il sera exclu, non sans en ressentir quelque culpabilité, *La Jeune Parque* sera un peu son combat ; celui qui choisit la contrainte pour méthode, une discipline militaire contre une disponibilité, honteuse.

Voici quelques uns des 500 vers de *La Jeune Parque*

« Qui pleure là, sinon le vent simple, à cette heure  
Seule avec diamants extrêmes ? Mais qui pleure,  
Si proche de moi-même au moment de pleurer ?  
Cette main, sur mes traits qu'elle rêve effleurer,  
Distraitement docile à quelque fin profonde,  
Attend de ma faiblesse une larme qui fonde,  
.....

Je pense, sur le bord doré de l'univers,

A ce goût de périr qui prend la Pythonisse  
En qui mugit l'espoir que le monde finisse.

.....  
L'ennui, le clair ennui de mirer leur nuance,  
Me donnait sur ma vie une funeste avance..... »

Ce travail poétique est le point de départ d'une série de nouveaux poèmes, écrits avec une virtuosité incroyable et qui feront partie du recueil intitulé : *Charmes*, dans lequel figure notamment le fameux *Cimetière marin*.

Ces publications, après 20 ans de silence, le tirent de l'obscurité et lui apportent la gloire puisqu'il est élu à l'Académie française en 1927 (à 56 ans) succédant à Anatole France.

Mais de nouveau, après le recueil de *Charmes*, Paul Valéry va renoncer à la poésie. C'est grâce à des commandes d'éditeurs que l'œuvre de Valéry vient lentement au jour, abondante et variée. Il excellera notamment dans des dialogues de type socratique d'une profondeur extrême comme :

*Eupalinos ou l'Architecte - L'Idée fixe - Le dialogue de l'arbre - L'Âme et la Danse - Le Solitaire...*

Il compose même un mélodrame : *Sémiramis*, sur la musique d'Arthur Honegger.

Il écrit énormément, et citer tous ses textes prendrait trop de temps.

A partir de son élection à l'Académie française, sa vie s'accélère considérablement. Peu d'hommes seront autant sollicités pour des préfaces, des discours officiels, des conférences dans le monde entier. Les honneurs pleuvent de toute part sur cet homme qui, chaque matin vers les 4 h, continue inlassablement de protéger son esprit de cette effervescence extérieure. La gloire de Valéry est venue malgré lui. Qu'il s'agisse de prononcer l'éloge de Goethe en Sorbonne ou de Bergson, de présider une conférence internationale, c'est à lui que l'on fait appel.

Mais l'important pour lui n'était pas dans cette production extérieure, faite sur commande comme la série des études présentées en plusieurs volumes comme *Variétés*, *Tel quel*, ou *Regards sur le monde actuel* ; l'important pour lui, était dans ces quelques heures matinales, ces quelques heures dont il avait physiologiquement besoin et qui nous ont laissé une œuvre fragmentaire monumentale, inépuisable sur tous les sujets, d'une profondeur inégalée : les *Cahiers*.

Il note : « J'écris ces notes, un peu comme on fait des gammes » (CT1 p13)

« Levé avant 5 heures, il me semble à 8 d'avoir déjà vécu toute une journée par l'esprit, et gagné le droit d'être bête jusqu'au soir » (CT1 p10)

Ce qui frappe chez Valéry, c'est l'énergie, la jeunesse de ce maître qui a maintenant franchi la 70<sup>ème</sup> année. Il assure alors ses cours de poétique au Collège de France dans des conditions difficiles, puisqu'à la fin de 1944, les difficultés de transport l'obligent à parcourir à pieds jusqu'à 12 kms par jour. Et il tousse, une toux déchirante et il souffre de l'estomac.

C'est pourtant dans cette période que Valéry écrit les trois actes de son *Faust*, 16 de ses Cahiers les plus passionnants parmi les 261, qu'il publie *Tel quel*, *Mélange*, *Variété 5*, *Mauvaises pensées*, qu'il lui faut lutter pour avoir du papier, qu'il parle à Lyon, Marseille, Bruxelles, Liège, Mons, Paris, qu'il donne des préfaces dont celle de *Phèdre* et qu'il traduit en moins d'une année *les Bucoliques* de Virgile, ce qui le rajeunit, plaisante-t-il !

Jusqu'au bout, Paul Valéry obéit à l'exigence de sa nature, à ce mépris de tout ce qui n'a pas été élaboré ; lui qui veut substituer au capital génie, le capital travail ; lui qui travaille parfois d'un trait, de 5 h à 12 h, le matin même du mariage de sa fille.

Il y a longtemps qu'il est entré dans la difficulté comme on entre en religion. En ces années où il se voit honoré, il répète sans se lasser ces mots d'ordre : « Rigueur, Méditation, Maturare »

Et cela jusqu'au jour où, le 31 mai 1945, 20 jours avant sa mort, il s'alite pour ne plus se relever.

« J'ai fait ce que j'ai pu » dira-t-il.

« Ce qui m'a le plus frappé au monde, avait-il écrit à Gide dès sa 24<sup>ème</sup> année, c'est que personne n'allait jamais jusqu'au bout »

Lui, Paul Valéry, est allé jusqu'au bout de ce dressage intellectuel, de cette ascèse matinale où, selon son expression, il s'est remis volontairement « à ignorer ce qu'il savait pour savoir comment il le savait et savoir son savoir »

Il n'a cessé de « sortir pour entrer », est allé jusqu'au bout de l'intolérance à soi, et cela pour sauver, comme il disait, le capital esprit, l'intelligence, cette propédeutique de l'Espoir. « Je travaille pour quelqu'un qui viendra après » notait-il dans ses premiers cahiers. (C T1 p21)



## Monsieur Teste et Léonard de Vinci

Deux personnages qui hantent sa pensée.

Monsieur Teste est le personnage imaginaire que Valéry a conçu après sa fameuse nuit de Gênes dans sa 21<sup>ème</sup> année et qui fut pour lui une référence constante. Il y a du Monsieur Teste en Paul Valéry, même si Paul Valéry n'était pas Monsieur Teste.

Monsieur Teste est un personnage impossible, un « personnage concept », une chimère de la mythologie intellectuelle créée par Valéry comme une tentation de l'esprit pur, afin de combattre ses souffrances affectives, pour lutter contre tout ce qui a pouvoir sur nous, à commencer par le langage, le vague, le pathos, tout ce qui agit sur les zones irrationnelles, notre affect, bref tout ce qui joue sur les puissances du cœur.

Si pour Pascal « le cœur a ses raisons que la raison ignore », pour Monsieur Teste le cœur a ses raisons que son esprit veut connaître et contrôler. Là est son orgueil terrible. Monsieur Teste est donc un monstre non viable qui néglige tout ce qui est de l'ordre du corps et du sensible. « Il mange comme on se purge, avec le même entrain »

Ce personnage imaginaire que le narrateur supposé rencontre dans la *Soirée* est un prince froid de l'intellect, « dur comme un ange », qui regarde le monde avec mépris comme il regarde la salle de spectacle au théâtre. En regardant la salle, il murmure : « on n'est beau, on n'est extraordinaire que pour les autres ! Ils sont mangés par les autres ! »

Sous son regard, on se sent « comme dans les serres d'un aigle intellectuel, on se sent vivre et se mouvoir dans la cage où son esprit supérieur nous enferme. » Il ajoute : « Le suprême les simplifie. Je parie qu'ils pensent tous, de plus en plus, vers la même chose. »

« Qu'ils jouissent et obéissent ! »

« Quand il parle, il ne lève jamais un bras ni un doigt ; il a tué la marionnette »

Il dit : « Personne ne médite » ; or, lui, il pense, il pense à son esprit ; ne lit que ce qui arme son esprit : « Lire est pour lui une opération militaire » Il ne retient que ce qui lui servira demain : « J'ai cherché un crible machinal » dit-il

Il s'est forgé une stratégie contre ses émotions, sa sensibilité. « L'Amour, pour lui, consiste à pouvoir être bête ensemble ». « Les voix de la chair sont élémentaires ».

Il refuse de s'abandonner au désordre vague de nos sens, de nos cœurs, de notre affect, de nos mots, de s'abandonner à ce que Diderot appelait « la mobilité du diaphragme » qui égalise, médiocrise : « Rien de doux ne me pèse... » dit-il.

Monsieur Teste méprise l'ouvrage. Faire ne l'intéresse pas, car il y a le risque de la considération d'un « pourboire public ». Mais surtout c'est le « pouvoir faire » qui l'intéresse ; la potentialité infinie en toute chose : « Mon possible ne m'abandonne jamais » dit-il.

Il méprise l'ouvrage tout en songeant à des chefs - d'œuvre intérieurs : « Quelle force que de n'avoir rien fait »

« Que m'importe le talent, dit Monsieur Teste, je hais les choses extraordinaires. C'est le besoin des esprits faibles. Croyez-moi à la lettre : le génie est facile, la divinité est facile. Je veux dire simplement que je sais comment cela se conçoit. C'est facile »

Ce personnage s'est rendu indifférent, comme un ascète stoïcien à ce qui affecte le grand nombre. C'est un esprit pur, un prêtre du temple de l'esprit. Une conscience limite, irrespirable, un monstre intellectuel.

« Je suis étant et me voyant ; me voyant me voir, et ainsi de suite »

Ce personnage imaginaire, « Homme toujours debout sur le cap pensée », Paul Valéry, s'il ne l'a pas été réellement, il a représenté une de ses tentations. « Monsieur Teste est mon croque-mitaine, quand je ne suis pas sage, je pense à lui. » (C T1 p21)

Comme Emilie Teste, la femme de ce personnage imaginaire, dans le même temps que l'on se sent classé sous le regard de Valéry et ses analyses, on ne peut qu'être fasciné, attiré par ce penseur matinal qui a fait une idole de son esprit et auquel il sacrifie tout. Paul Valéry, comme Monsieur Teste déteste les états rudimentaires où toutes les bêtises se lâchent, où l'être se simplifie jusqu'à l'extrême. Paul Valéry, comme Monsieur Teste s'oblige à « entrer en lui-même armé jusqu'aux dents, à faire le tour du propriétaire. »

Il a lui aussi le dégoût des convictions, des « idées fixes », des idoles, des choses vagues, des faux problèmes obtenus par un manque d'analyse critique du langage, le dégoût de la facilité.

A lire Valéry on sent bien que, comme Monsieur Teste, « c'est un trésor scellé que sa tête », que son cerveau est comme « le sanctuaire et le lupanar des possibles. »

Mais on sent bien aussi que tout cela, chez lui, comme chez Monsieur Teste, trouve son origine et sa limite dans la souffrance, cette puissance du corps et du cœur qui sont nos vrais maîtres humiliants pour l'orgueil testien.

Que peut un homme ? Jusqu'où peut-on aller dans la maîtrise du corps et du cœur ?

Valéry, comme Monsieur Teste tentera d'aller jusqu'au bout de ses manœuvres intellectuelles, de ses exercices d'imagination et de self-conscience pour élaborer le système des systèmes de tous les possibles.

Cependant, après 20 ans de silence, on le sait, Paul Valéry revient à l'art, à la poésie, à la publication, certes, forcé par ses amis comme Gide, mais il y revient. Que s'est-il passé ? A-t-il abandonné le rêve testien de l'esprit pur, hors de toute prostitution dans l'acte, dans le faire, dans le « pourboire public » ?

Pas vraiment ! Il s'est simplement aperçu que l'esprit n'est pas, s'il ne s'investit pas dans un acte créatif ; l'intelligence n'existe qu'en acte, comme le dira l'architecte dans son dialogue *Eupalinos*.

L' esprit, s'il est déconstructeur par ses analyses, se doit aussi d'être constructeur ; tel est le double mouvement de l'esprit, à l'image du mouvement des vagues de la mer comme de la vie biologique.

La poésie deviendra le lieu d'un exercice de l'intelligence, un des lieux d'exercice des possibles de l'esprit.

Paul Valéry sera en cela le Léonard de Vinci de la poésie, un janséniste artiste, comme il disait du peintre Degas, toujours insatisfait dans sa quête de perfection.

Ainsi, point de contradiction entre d'un côté sa tendance testienne (la recherche des possibles et du pouvoir analytique de l'esprit) et sa tendance Léonard, puisque le pouvoir de l'esprit est lié à son exercice, à la recherche de la maîtrise.

Léonard de Vinci est en effet un Monsieur Teste qui se met à l'œuvre, qui conserve sa conscience, son oeil cyclopéen, mais qui fait du travail une fin en soi, une recherche infinie, un jamais achevé, puisque l'esprit, comme la maîtrise, est dans le devenir infini du faire, de tous les possibles ; ce n'est à ses yeux qu'une circonstance extérieure, comme celle de l'imprimeur, ou la contrainte d'une exposition pour le peintre, qui va faire que la toile ou le poème se fixe artificiellement. L'esprit, lui, est infixable ; il est source de tous les possibles. *La Jeune Parque*, ce long poème de Valéry, sera le fruit de ce Léonard de Vinci poète.

## L'île Xiphos

### « Sors pour entrer »

Il est temps, je crois, d'en arriver à l'origine du titre de mon intervention et à sa justification. « **Sortir pour entrer avec Paul Valéry** »

Valéry n'a pas « la patience » - comme il dit - « ni la lenteur qu'il faut au romancier pour développer tout un univers ». Son esprit impatient va trop vite à l'essentiel. Paul Valéry n'aimait pas le roman qui impose une certaine crédulité du lecteur et une tricherie, un « faire-croire » du romancier. En effet, sa conscience des possibilités l'empêche de pouvoir écrire : « la marquise sortit à cinq heures » sachant qu'il pouvait la faire sortir plus tôt, plus tard ou pas du tout.

Sa sensibilité excessive à l'égard de l'arbitraire ne peut se laisser aller à se faire croire à l'unique solution ; il y voyait une « capitulation de l'intellect ».

Cependant, il lui est arrivé en marchant, comme il dit, qu'il se fasse des contes en lui ; mais son impatience anti-romanesque les a laissés à l'état de fragments, « d'histoires brisées. »

Parmi ces *histoires brisées*, il en est une intitulée : *l'île Xiphos*.

Cette œuvre restée à l'état de fragments aurait pu ressembler à l'*Utopie* de Thomas More où il aurait pu développer un certain nombre de ses thèmes favoris, comme le désir de nettoyer les faux problèmes, les fausses idoles, la situation verbale et tirer sur tous nos « perroquets ».

Il s'agit donc d'une île rêvée comme a pu l'être l'Atlantide pour Platon. D'ailleurs le sous-titre de *l'île Xiphos* est : *le dernier Atlante*. Il présente cette île comme le dernier fragment du monde qui aurait précédé le nôtre, peuplé d'êtres supérieurs, capables de distinguer les subtilités de chaque chose, des êtres pourvus de toutes les qualités contraires, ayant ce qu'il appelle les qualités « protéiques » de l'esprit, c'est-à-dire cette « potentialité de changement » d'ouverture à l'infini des possibles.

« On en racontait mille merveilles, note Valéry, et telles que le plus important objet de l'esprit humain serait de démêler le vrai du faux et de s'acharner à reconstituer le savoir, le pouvoir et les vœux des gens qui vécurent là ». (OE T2 p436)

Dans les notes fragmentaires à propos de cette île Xiphos imaginaire, Valéry y décrit les lieux, les temples, les boutiques, les coutumes, bref la vie des insulaires, harmonieuse et idéale, dont on pourrait rêver quand l'Esprit, l'intelligence règne.

Dans un passage, il note :

« Il y avait des menticules qui étaient au langage et à l'esprit ce que les manucures sont aux mains, et le matin, fort tard, tandis que ceux-ci taillaient et polissaient les ongles des personnes soigneuses de leur corps, les cures de l'intellect les interrogeaient et les entretenaient en subtilité et en élégance de la pensée et du discours. Ils apprenaient à prononcer, à user des timbres de la voix, à s'abstenir des termes vulgaires ou très abstraits, à

former des phrases complètes, et veillaient aux idées dont ils ne voulaient que l'on en retînt aucune qu'on n'eût faite sienne, recommandant de chasser toutes les autres et de ne pas croire penser quand on ne fait que répéter en d'autres mots ce que l'on a lu ou entendu » (OE T2 p445)

Or, dans cette île Xiphos, il y a une devise gravée sur l'une des portes : « POUR QUE SOIT CE QUI EST » et il ajoute en dessous ce commentaire : « ceci serait l'une des inscriptions sur l'une des portes, d'abord mal traduite mot à mot par : « SORS POUR ENTRER ». (Remets -toi à ignorer ce que tu sais, pour savoir comment tu le savais et savoir ton savoir). (OE T2 p447)

Cette formule vise à nous efforcer de déconstruire notre savoir sur toute chose pour comprendre la généalogie de ce savoir afin de ne pas le considérer comme une évidence non questionnée, allant de soi.

Rien ne va de soi, tout va de nous ; les couleurs si on est daltonien ou aveugle n'ont pas d'existence en soi, mais dépendent de nous. Il en est de même pour tout ce que nous appelons la « réalité » qui n'est toujours qu'un mythe partagé, un imaginaire collectif. (La réalité pour le chinois n'est pas la même que pour l'occidental... etc...)

Cette formule nous convie à un effort rétrospectif de l'esprit pour comprendre comment les choses qui semblent aller de soi et exister sans nous, comment, par quel mécanisme, les êtres, les choses, leur forme, leur couleur, leurs qualités, leurs causes supposées, comment les concepts avec lesquels nous parlons et organisons notre monde, combien ils sont le fruit d'une opération mentale invisible, d'un arbitraire, d'une convention oubliée. Ce qui fait qu'en conceptualisant, en nommant les choses, nous vivons davantage dans le « méta-monde » du langage que dans les choses. « Le mot rate l'objet » comme dira Sartre. En effet, le monde extérieur en réalité est toujours neuf et singulier. Mais pour nommer un objet, je me dois de l'identifier, c'est-à-dire, le rendre identique à un autre objet grossièrement semblable mais pourtant dissemblable en sa subtilité, sa singularité. Connaître, en ce sens, c'est toujours re-connaître, rendre identique ce qui ne l'est pas en réalité, et cela par une simplification, une altération, un appauvrissement inévitables. « Le monde extérieur est toujours neuf...Reconnaître est une simplification, une altération... Mais sans cette pauvreté, et cette nécessité et cette falsification, il n'y aurait pas d'intelligence, pas d'analogies, pas d'universalité. » (C T1 p1040)

Le concept « arbre », par exemple, obtenu par une généralisation grossière et donc erronée ne peut jamais rendre compte, se fondre à l'objet réel toujours singulier et désigner cet arbre - là ; mais grâce au concept « arbre », pourtant totalement imaginaire au fond, j'ai la confortable illusion de circonscrire, de maîtriser cet arbre et de pouvoir agir et échanger avec d'autres hommes. C'est pourquoi Valéry rappelle dans sa *petite lettre sur les mythes* : « Les mythes sont les âmes de nos actions et de nos amours. Nous ne pouvons agir qu'en nous mouvant vers un fantôme. Nous ne pouvons aimer que ce que nous créons. » (OE T1 p967)

Je suis contraint de me tromper pour classer les choses et agir sur le monde. Je suis contraint d'ignorer la richesse et la singularité d'une chose pour agir. C'est pourquoi Valéry notera : « Combien de choses il faut ignorer pour agir. » « L'activité de notre esprit nous cache les choses, et les choses ne sont connaissables que par cette activité même. **Tirez-vous de là.** » dira-t-il. (C T1 p563) Or, la seule manière pour Valéry de « s'en tirer » est dans le mouvement perpétuel de l'esprit, c'est-à-dire ne jamais se fixer sur une seule possibilité, mais faire varier à l'infini les points de vue possibles. L'art, la poésie comme

les sciences trouvent là leur raison d'être, puisqu'ils dévoilent d'infinis points de vue possibles sur le monde.

Cette formule, « SORS POUR ENTRER », nous invite à comprendre aussi comment de simples notions vagues comme âme, cœur, dieu, nation, temps, de simples phonèmes, en sont venus à créer en nous des imaginations, des passions, des douleurs, des joies qui n'ont pas d'autre consistance que le crédit que nous accordons culturellement à ces mots. Ces termes sont comme des chèques sans provision, il y a une inflation verbale qui crée de faux problèmes. « Les termes de la métaphysique sont des billets ou des chèques qui donnent l'illusion de la richesse. » (C T1 p648)

Cette formule « SORS POUR ENTRER » nous aide à garder l'esprit libre, pour mieux gérer nos douleurs et nos joies dont les causes sont toujours imaginaires.

La tâche capitale de l'esprit libre, selon Valéry, est d'exterminer les causes imaginaires des maux réels. La difficulté est de ne pas exterminer les biens réels que produisent aussi des causes imaginaires.

La formule initiale de *l'île Xiphos* « POUR QUE SOIT CE QUI EST » vise à maintenir l'étonnement métaphysique que Leibniz évoquait dans sa fameuse formule : « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? »

Cette formule est une gymnastique mentale de distanciation, de déconstruction, afin de n'être dupe de rien, et par ce fait de pouvoir faire varier notre point de vue sur le mystère du monde, de ne pas être fermé à des lectures nouvelles, au changement, d'être tolérant, ce qui est le bénéfice d'un Esprit libre et créatif.

## L'Esprit ou la « Self-variance »

Voilà plusieurs fois que nous employons le mot **esprit**, qui est un concept-clé chez Valéry. D'ailleurs, pour l'anecdote, le philosophe Alain, dans ses propos, lui adresse la parole en l'appelant : « Mon esprit », comme s'il n'y avait dans Paris qu'un seul être qui réponde à cette appellation.

Paul Valéry en parle souvent comme d'un capital, d'une « valeur or », qui se forme, s'enrichit ou périclité comme tous les capitaux mal investis ou mal gérés. C'est pourquoi il parle aussi d'une « politique de l'esprit ».

L'esprit, c'est le sens des possibles, le jeu des possibles, (ce qui permet de faire varier la grille constitutive du réel). L'esprit ne peut se soumettre sans dommage à un engagement total dans un seul possible, dans une seule théorie scientifique, une seule philosophie, une seule politique. Ce que l'on nomme Esprit, dit Valéry, pourrait aussi bien se nommer Variété.

Paul Valéry illustre ce désir de maintenir ouvert les possibles, par **Protée** ; ce dieu marin qui pouvait changer de forme à volonté et prédire l'avenir. Il a cultivé cette intelligence « protéique » qui ne peut entrer définitivement dans un seul possible, un système fermé, un ordre fini.

La loi fondamentale de l'esprit pour Valéry, c'est le mouvement. (C T1 p869) Contemplant l'activité folle de l'insecte ou des hirondelles ultrasensibles, ultra rapides, il note :

« J'envie cette mobilité à un point fou... Ces oiseaux dans leurs activités sont les images les plus approchées des propriétés fabuleuses de l'esprit. » (C T1 p332)

L'esprit, comme l'oiseau, saute de branche en branche sans se fixer sur aucune. La loi de l'esprit est l'impossibilité de fixation qu'il appelle de ce nom anglo-latin : « **la Self-variance.** »

Pour lui, l'esprit est cette puissance intellectuelle de transformation, de substitution, cette énergie mentale qui est la source de tous les possibles. Cette énergie qui fait varier la grille pour ouvrir, dévoiler une autre réalité.

L'esprit, l'intelligence en somme, c'est aussi cette puissance analogique capable de faire des rapprochements insolites, cette capacité à ne jamais s'enfermer dans une logique, un dogme, un système, une hypothèse, une quelconque idolâtrie.

Si j'étais né autre ou ailleurs, si je faisais varier l'hypothèse en tout domaine, j'obtiendrais une autre « réalité », une autre possibilité. La situation fait l'être et la chose ; toute réalité a une généalogie mais pas de prédestination définitivement fixée depuis les « arrières mondes » selon des lois immuables.

C'est pourquoi il note « le Si » (cet agent verbal de l'hypothèse) « Le Si est instrument essentiel de l'action mentale » (C T1 p1052)

Le « Si », au fond, est un instrument de **sortie** pour pouvoir **entrer** en toute chose avec intelligence, sans fanatisme, en élargissant son « être au monde ». Il y a dans la

pensée valéryenne les prémices de ce qu'on appellera l'existentialisme contre toute forme d'essentialisme. La situation, qu'il faut faire varier à l'infini fait advenir l'être et la chose.

Quand il fait dire à son Monsieur Teste : « Mon possible ne m'abandonne jamais », c'est ça l'esprit, chez Valéry.

Sa pensée, en tout domaine, amène tout domaine à se repenser de l'intérieur, à regarder comment la chose en est arrivée à être ce qu'elle est, à regarder à son propre fondement qui comme tout fondement humain - trop humain dirait Nietzsche - aussi imposant soit-il, reste de l'ordre de l'arbitraire, du conventionnel et peut donc être changé. Là est l'Espérance valéryenne !

Pourtant, ce « démon de la possibilité » est bien ce que la majorité des hommes cherche à faire taire en eux, par angoisse qu'il y aurait à prendre conscience de notre contingence, de la non nécessité de ce qui est, que tout pourrait être autre, que la « réalité » est instable, indéfinie, comme une potentialité ouverte. Par angoisse, et aussi par paresse, nous préférons nous abandonner à « l'Idée fixe », c'est-à-dire à croire à l'unique possibilité de la Vérité, pour oublier ce que Kundera appelait « l'insoutenable légèreté de l'être ».

Le refus de l'angoisse, de la fatigue, de cette gymnastique mentale, c'est le refus de l'esprit, de cette instabilité naturelle qu'illustre bien le mouvement perpétuel de la mer. Ce refus est une « capitulation de l'intellect ».

C'est pourquoi d'ailleurs, il notera dans ses *Cahiers* : « Angoisse, mon véritable métier » (C T1 p50)

Au fond, pas d'Espérance pour l'humanité sans intelligence ; et pas d'intelligence sans acceptation de l'angoisse ou tout au moins sans cette inquiétude de l'esprit qui ne connaît pas de repos définitif dans un port que l'on voudrait prendre pour une Vérité prédestinée, absolue et définitive. (Pas d'Espérance sans acceptation de notre contingence).

## Paul Valéry l' « An-archiste »

C'est en cela que Paul Valéry est profondément anarchiste, au sens le plus fort et le plus étymologique du terme : « an-archie » qui veut dire « sans modèle » défini.

L'an-archie est l'essence même de l'esprit qui est hors de tout système, de tout ordre, puisqu'il est le système de tous les systèmes, le possible de tous les possibles, une ressource de désordre face à toute mise en ordre. L'anarchisme valéryen consiste à savoir « sortir pour entrer » : « Deux dangers ne cessent de menacer le monde, dit Valéry, l'ordre et le désordre » (OE T1 p993)

L'esprit, dira Valéry en ce sens, est révolutionnaire ou il n'est pas.



Ainsi, le grand Paul Valéry méconnu, est anarchiste comme en témoigne le titre d'un recueil de notes qu'il avait donné à son fils François et que ce dernier a fait publier chez Gallimard en 1984 sous le titre :

*Les principes d'anarchie pure et appliquée*

Toute politique partisane, que celle-ci soit scientifique, philosophique, ou politicienne, est en cela une hérésie quant à la politique de l'esprit.

« Ces principes « d'anarchie pure et appliquée » ne veulent pas dire qu'il s'agit de refuser toute règle, tout arbitraire, toute chaîne ; parce que l'homme en a besoin pour créer un système d'échange, mettre en forme un certain ordre viable, avoir une action dans ce port, ce « dasein », diraient les phénoménologues allemands.

Le mathématicien a besoin d'un postulat de départ, le physicien d'appareils et d'hypothèses préalables pour constituer une certaine représentation du monde. Une société a besoin d'une mise en ordre au moyen de lois, comme le langage a besoin d'une grammaire ; mais ces constructions, ces architectoniques humaines ne doivent jamais nous faire oublier qu'on peut les changer, les faire varier au besoin, qu'aucune règle, aucun axiome, aucune loi ne peut prétendre au définitif ni à l'Absolu. Il s'agit de garder le sens des possibles.

Je suis libre, dit Valéry, donc je m'enchaîne ! Mais en somme, sans jamais être dupe, avec discernement. Voilà encore réactivé le sens de la formule : « sors pour entrer ».

La question pour Valéry n'est donc pas de se passer de chaînes, de mythes, de contraintes arbitraires morales, politiques, scientifiques, philosophiques ou artistiques ; il est de ne jamais oublier notre capacité de transformation, de variation des possibles.

L'avantage de l'anarchisme de l'esprit est d'éviter la fixité idolâtre, toujours dangereuse.

Cet anarchisme de Valéry, qui n'est autre que le principe même de l'intelligence est donc forcément critique, déconstructeur, iconoclaste, en un mot, nihiliste.

Mais un nihilisme, non comme une fin en soi, mais un nihilisme comme arrachement à des fixités illusives, relatives, pour élargir le champ des possibles et mieux construire. On peut paradoxalement parler chez Valéry d'un « **nihilisme-constructeur** » selon sa propre formule.

## Le nihilisme - constructeur.

S'il y a une philosophie valéryenne, ce n'est pas une doctrine de la connaissance, un système clos mais une pratique de la pensée ; « un art de penser qui soit à la pensée naturelle ce que la gymnastique, la danse sont à l'usage accidentel et spontané des membres » (C T1 p361)

Pour Valéry, « il n'y a pas de connaissance suprême, finale – un divin point de vue, comme il dit - un balcon doré » (C T1 p 331)

L'homme ne peut jamais savoir « comment est le monde quand l'homme ne le regarde pas », comme disait Hubert Reeves. Le nihilisme s'oppose à l'idée de Vérité accessible. C'est toujours l'homme qui voit, qui sent, qui pense et donc se constitue son monde particulier. Selon l'époque, le lieu, l'éducation, la mémoire, l'homme se constitue un monde, une manière de se le représenter, de le parler. Ce qu'on appelle « la réalité »

n'est qu'une manière de voir reçue, partagée, une sorte de « rêve collectif » que l'on peut faire varier.

Ainsi, est excommunié du temple de l'esprit valéryen quiconque oublie que le monde n'est toujours que ce que l'homme en voit, en dit. Au-delà de ce « voir » et de ce « dire », l'Enigme demeure. Paul Valéry s'inscrit à la fois dans la lignée phénoménologique de Kant, le nihilisme nietzschéen mais aussi l'ontologie heideggerienne. On n'échappe pas au « phénoménal », au mythe, c'est-à-dire à une certaine représentation du monde qui participe de l'apriori de nos sens et de notre entendement.

Aussi Valéry se montre-t-il nihiliste, iconoclaste face à toute conception humaine du monde, toute mise en forme, que celle-ci soit scientifique, historique, littéraire, politique, toute production de l'intelligence discursive, qui devient l'objet d'un credo aveugle, qui oublie comment les choses en sont venues à nous paraître des évidences que nous répétons comme des « perroquets ».

Il pratique ainsi dans ses *Cahiers* une démystification, une mise à nue chirurgicale de tout ce qui s'est installé en nous par habitude héritée, de tout ce qui oublie sa généalogie, son caractère nécessairement arbitraire et conventionnel, à commencer par le langage. « Il y a une clarté apparente, note-t-il, qui résulte de l'habitude de se servir de notions obscures ». (C T1 p583)

« Tout le monde s'entend sur les mots, ce qui ne veut pas dire que chacun s'entende, et puisse mettre sous les mots une pensée précise ... Cette clarté est l'échange d'une obscurité consentie ». (C T1p417)

Il y a d'ailleurs une notion récurrente sous la plume de Valéry et qui tient du langage de la Bourse ; c'est la notion de « **fiduciaire** ».

Toutes nos valeurs, tous nos mots n'ont pas, comme la monnaie, de véritable fond autre que la confiance, la foi qu'on leur accorde et non pas une « valeur or ».

Ces valeurs d'échange ne tiennent que par un « faire-tenir » collectif.

Le nihiliste Valéry va ainsi nettoyer la situation verbale. Il va faire cesser le troupeau bêlant des questions illégitimes par un abus de langage, notamment les questions de la métaphysique. « *L'inquiétude métaphysique* est le résultat du questionnaire abusif et naïf »(C T1p614). Il invite à une forme d'athéisme verbal et général.

La grande démarche des *Cahiers* est une mise à plat, à la Monsieur Teste, une déconstruction de tout notre matériel conventionnel, de toutes ces notions vagues que nous sacrasons à tort et qui nous encomrent quand nous croyons qu'elles nous soulagent.

Par exemple, la sensibilité, si souvent glorifiée comme une valeur en soi va subir une analyse iconoclaste que Diderot ne renierait pas. Pour lui, tous nos orages affectifs ne résultent peut-être que d'incidents aussi minimes qu'un fil mal isolé dans une organisation électrique.

Il est à signaler que dans cette volonté de démystifier les choses, de tirer sur nos « perroquets intérieurs », Paul Valéry réintroduit l'action fondamentale du corps, de l'organisation physiologique sur l'esprit. Le corps qui à ses yeux demeure la grande énigme. « Le plus profond, c'est la peau » dira-t-il.

## Valéry pour quoi faire ?

Bernanos a écrit un essai dont le titre irait bien pour notre propos sur Valéry :  
*La liberté pour quoi faire ?*

Valéry est une intelligence assassine dans un premier temps mais libératrice en définitive.

Il est vrai qu'une première approche de ses textes et de son intelligence décapante a de quoi briser nos croyances, la paix des évidences, au point parfois de le détester comme un monstre froid qui a voulu remplacer le cœur par l'esprit comme son personnage emblématique : Monsieur Teste.

J'ai moi aussi, dans un premier temps détesté cette lucidité assassine. Mais je sentais malgré tout dans ce robespiérisme impitoyable, ce caligulisme de la pensée, dans ce gladiateur de lui-même, parfois très fraternel de Nietzsche qui lui aussi casse les idoles avec son marteau philosophique, je sentais dans cette intelligence qui déconstruisait mes illusions et mes credos romantiques, me les montrait comme des fantômes linguistiques, des mythes hérités que nous répétions comme des « perroquets », je sentais un ascète libérateur. Je sentais qu'il m'invitait à **sortir** pour mieux **entrer** dans les choses quand on aurait tendance à penser que sortir c'est détruire et risquer de ne jamais pouvoir revenir.

Je sentais par exemple que cette lutte contre la sensibilité n'était pas une condamnation du cœur, mais une apologie plus exigeante de ce résonateur mystérieux, loin de la mièvrerie sentimentale, de la marionnette émotive ou du « perroquet » conventionnel.

Cette déconstruction des idoles, cette lucidité corrosive, ce désenchantement apparent du monde n'est pas une fin en soi. Pour Valéry déconstruire n'a de sens qu'en vue d'une construction, libérée des naïvetés, des illusions, mais surtout des enlisements et des enclaves.

Une sorte d'hygiène préalable contre les « credos de baudruche », les « Idées fixes », les faux espoirs, les « espoirs perroquets ». Ce purgatoire négatif des *Cahiers* a une vertu propitiatoire. Son nihilisme n'est pas cynique, mais passionnel ; une « iconoclastie inspirée » en somme, contre les faux dieux. Pour en revenir aux puissances du cœur ; il sait qu'il y a en l'homme quelque chose de mystérieux, d'inexplicable par des causes matérielles, quelque chose de transcendant qui est créateur de valeurs et qu'on appelle, faute de trouver mieux, le cœur.

Dans les derniers jours de sa vie, il note cette phrase bouleversante :

« Je connais *my heart*, aussi. Il *triomphe*. Plus fort que tout, que l'esprit, que l'organisme. Voilà le *fait*... Le plus obscur des faits. Plus fort que le vouloir vivre et que le pouvoir comprendre est donc ce sacré – C –

« Cœur »- c'est mal nommé. Je voudrais - au moins, trouver le vrai nom de ce terrible résonateur.

Il y a quelque chose en l'être qui est *créateur* de valeurs - et cela est tout - puissant - - irrationnel - inexplicable, ne s'expliquant pas.

Source d'énergie *séparée* mais qui peut se décharger *aussi bien pour que contre* la vie de l'individu ». (C T2 p388)

« Energie » mystérieuse donc, qui est productrice de valeurs, « énergie » inexplicable qu'on nomme, faute de mieux, et comme Pascal, le Cœur.

C'est cette « source d'énergie », ce « Cœur » là que l'esprit valéryen veut sauver en nettoyant tout ce qui risque de le trahir ou de le fixer dans ce qui n'est qu'une représentation, une forme possible et relative.

La seule manière de sauver la pureté, l'intégrité du possible, cette « source d'énergie », ce « Cœur » est de **sortir** régulièrement de ce qui ne peut être qu'une forme du possible et qui risquerait de devenir une idole. (Car si « l'étant » dévoile l'Être, « l'étant » cache l'Être dirait Heidegger). Cette sortie est un désir d'élargissement infini de notre être, un amour de ce qui est autre, une sagesse de l'amour qui ne peut se fermer, se renfermer, **entrer** dans un seul port, qui est accidentellement le nôtre.

C'est sans doute au départ pour se défendre d'une souffrance sentimentale que Valéry a rejeté tout ce qui est de l'ordre du vague, de l'arbitraire, de la littérature, des effets du langage, et cela par une discipline de l'esprit. Mais cette stratégie de sauvetage, qui est de s'exercer contre lui-même, l'a conduit à élaborer non pas une doctrine, mais une pratique spirituelle : celle du « **sortir pour entrer** », du « **Faire sans croire** », du « nihilisme constructeur ». (C T1 p131)

Déconstruire pour mieux et plus librement construire. Il note dans ses *Cahiers* :

« Je consens aisément que l'on ne peut faire tout avec et par conscience. Ce serait absurde. Mais on peut, quand rien ne presse, tout revoir, et consciemment provoquer, éduquer les réponses dont le mécanisme est caché ». (C T1 p369)

Ailleurs il note aussi : « Nouvel esprit – c'est-à-dire nouveau Dressage moyen - Esprits dressés à non - croire. Analyse du croire pour en séparer les parties utiles ou nécessaires et rejeter les parties devenues dangereuses pour le tout ». (C T1 p349)

Valéry pour quoi faire donc ?

Valéry pour **sortir**, c'est-à-dire exercer cette capacité de déconstruction de nos mythologies en mécanismes réparables et reconstituables ; exercer cette capacité de déconstruction de nos fausses certitudes, de nos « Idées fixes », tirer sur nos « perroquets » et cela pour **entrer** comme libérés dans une pratique assainie des codes et des conventions ; pour entrer dans nos mythes qui sont comme des mises en forme esthétiques nécessaires du monde, mais sans jamais être dupes, mais ouverts au jeu infini des possibles.

Ecoutez ce qu'il écrit dans ses *Cahiers* vers 1915 (il utilise souvent l'image de l'équitation pour évoquer le dressage de l'esprit) :

« Nettoyage. Pansage.

Celui qui ne se donne pas la discipline tous les matins ne vaut pas cher.

Qu'il est bon de se cravacher furieusement les idées, de rouler sa mélancolie à coups de bottes, de fondre sur ses phobies et ses manies, d'écorner ses idoles et de se réveiller, à coups de pied au derrière, de ses gloires, de ses espoirs, de ses regrets, de ses craintes et de ses talents.

Balayez, balayez-moi ce devant de porte ! A l'égout, les ordures de la nuit, les rêves...

Au ruisseau les émois, les religieuses pudeurs, les profondeurs et les cœurs gros, et les troubles sexuels, demi-sexuels et anti-sexuels. Balayures de remords, de jalousie – dans le trou ! Filez sur les eaux sales, perspectives, foutaises dorées- Il est temps maintenant de recommencer la journée et la fabrication des issues » (C T 1 p332)

Mon intérêt pour Valéry vient du pouvoir excitant et libérateur de sa pensée, mais une liberté supérieure, celle qui s'obtient par la contrainte volontaire et toujours consciente. A le lire, il s'introduit en vous à la manière de l'intelligence. On ne peut plus penser après lui comme avant. Il est une exigence ascétique de l'esprit ; il m'a surtout appris la volonté des refus, les scrupules du penseur, cette résistance à la pente facile de nos paresseuses intellectuelles. Paul Valéry s'installe en nous comme une sentinelle, un homme de vigie qui prévient contre tout eldorado vague qui économiserait un combat intérieur.

« Il faut entrer en soi, armé jusqu'aux dents » dit Monsieur Teste, et c'est un mot d'ordre valéryen.

On ne finirait pas de citer ce plaisir-déplaisir des extraits des *Cahiers* où il se livre à cette entreprise de nettoyage de nos esprits.

Ce nihilisme chez Valéry est une hygiène préalable pour pouvoir construire et agir plus librement.

« **Faire sans croire** » recouvre en fait toute une morale humaniste de Valéry. « Mon incrédulité est faite du sentiment des combinaisons possibles » (C T1 p94). Cet athéisme face au langage, aux théories, aux systèmes, ce refus de croire en une vérité possible et définitive libère le champ d'action.

Ainsi, le **scientifique**, libéré de la croyance à la possibilité de connaître la Vérité en soi, ne restera pas religieusement attaché à une théorie, puisque toute théorie est humaine, relative et il en changera comme d'un outil quand il est usé ou rend moins de services qu'un autre. Ce que confirme Ilya Prigogine, prix Nobel de chimie et grand admirateur de Valéry dans son ouvrage : *la fin des certitudes* : « la science classique liait connaissance complète et certitude, elle exprime désormais des possibilités et non plus des certitudes », et cela face à la complexité profonde, instable et imprévisible du monde mise en lumière par des investigations de plus en plus poussées.

**Poète**, il goûtera la substance des mots qui ouvrent à une autre manière de voir et de sentir le mystère du monde au lieu de croire, en poète inspiré, à la révélation d'une Vérité des « arrières-mondes »

**Amoureux**, il fera être l'amour dans ses mots et ses gestes, au lieu de croire que l'Amour tombe d'un Ciel prédestiné sans avoir à l'inventer tous les jours.

**Politique**, il goûtera la joie de l'élève qui réussit à résoudre un problème, sans croire à une seule politique possible, une politique partisane et sectaire.

**Moraliste**, il saura que les notions de bien et de mal ont une généalogie et ne sont pas inscrites dans un ciel invariable. Que tout est toujours à redéfinir, à réinventer.

Lire Paul Valéry, c'est nettoyer son esprit et ses mots pour restituer « le maximum de liberté dans le maximum de lucidité ».

## L'Espoir dans la crise

Ainsi, il y a chez Valéry une Espérance dans la volonté de sauver le « capital esprit », dans un monde qui tend de plus en plus à nous épargner l'effort intellectuel comme il fait l'effort physique. Un monde où le conditionnement, grâce aux nouvelles technologies, est plus insidieux car il prend les couleurs séduisantes de l'image, de l'écran convivial et du « sucré ».

Quand tout nous invite à la paresse physique et mentale, il est salutaire de « **sortir pour entrer** » pour garder sa liberté d'esprit.

Je ne suis digne d'entrer dans les codes, les systèmes et les mots qui si je suis capable d'en sortir !...

Il y a une réelle Espérance dans le fait de « **se remettre à ignorer ce que l'on sait pour savoir comment on le savait et savoir son savoir** », de garder le sens de « l'entrouvert », comme dira aussi René Char, pour s'ouvrir en tout domaine au jeu infini des possibles, aux propriétés « protéiques de l'esprit ».

Se méfier du langage qui installe en nous des mythes qui peuvent aussi bien nous encombrer que nous servir et éviter que la parole tienne lieu de pensée. Plus l'époque est bavarde, bien loin des « silencieux » de *l'île Xiphos*, « qui gardaient le silence, opposés à tout épanchement », plus l'époque est bavarde, plus nous risquons de vivre davantage dans l'expression des choses que dans les choses. Plus l'époque est aveuglée par ses performances technologiques, plus elle arbore un hybris, une démesure technologique qui croit qu'elle sait tout et peut tout, plus nous devons pratiquer ce « jogging métaphysique » du « **sortir pour entrer** », afin qu'éblouis et fascinés par nos moyens, nous n'oublions pas de nous interroger sur le sens, c'est-à-dire sur les origines et les fins de toute chose.

« Sortir pour entrer » afin que les moyens n'usurpent pas l'ordre des fins.

Pour Valéry, la vie moderne qui nous offre toutes les facilités, tous les moyens rapides d'arriver au but, sans avoir fait le chemin, est en ce sens une menace pour l'esprit.

Il note : « La nécessité de l'effort physique ayant été amoindri par les machines, l'athlétisme est venu très heureusement sauver et même exalter l'être musculaire. Il faudrait peut-être songer, ajoute-t-il, à l'utilité de faire pour l'esprit ce qui a été fait pour le corps » (OE T1 p1137)

Il est essentiel d'entretenir cette fonction de l'esprit quand tout nous encourage au fonctionnement grégaire des « Rhinocéros » de Ionesco ou des « perroquets » de la doxa moderniste.

Nous vivons des époques de plus en plus complexes, et de plus en plus paradoxales ; nous serons de plus en plus confrontés à des situations inédites auxquelles rien ne ressemble dans l'histoire, et cela exige d'autant plus de recourir à cette puissance de

l'esprit que Valéry défend. Le monde deviendra de moins en moins pensable avec nos vieux outils d'analyse. Il est urgent de prendre conscience que nos anciens réflexes, que nos habitudes millénaires, nous avaient induit l'idée fautive selon laquelle nous pouvions maîtriser les lois du monde, des lois éternelles marquées au ciel platonicien des Idées, des « arrières-mondes » ; alors que c'est la simple lenteur évolutive des choses qui nous donnait l'illusion d'un monde stable.

Un monde qui nous semblait d'une fixité accessible à la pensée humaine, un monde de vérités immuables sous un ciel aristotélicien qui serait toujours le même.

Or, le monde qu'on appelle « postmoderne » nous apparaît non plus comme un cosmos ordonné, harmonieux et stable, régi par des lois éternelles, par une Raison universelle ou divine, mais un chaos baroque, instable et imprévisible à l'image des mutations brutales des virus, de l'entrechoquement des atomes et des particules élémentaires que le biologiste découvre dans son microscope. « Le monde est une branloire pérenne » comme nous l'avions oublié depuis Montaigne et les présocratiques.

Le monde qu'on nomme « postmoderne » s'oppose à ce qu'on a appelé le monde moderne, qui émerge au siècle des Lumières, quand l'homme croit encore aux idéaux, à l'idée de Progrès, au sens de la possibilité pour la Raison humaine de connaître les lois secrètes du monde.

Or, le monde qu'on appelle « postmoderne », le nôtre, ne peut plus croire à des « Idées fixes », des lois universelles. Il se sait livré à l'instabilité, à l'entropie, au principe de contradiction, au mouvement comme la mer, avec ses vagues successives dont aucune ne se ressemble totalement, où chaque vague entrechoque différents éléments, eux-mêmes en transformation permanente. « L'homme, poste mobile – dans un champ d'énergies » (C T1 p971).

Face à ce constat, l'esprit ne doit plus chercher des fixités, des vérités à long terme ou éternelles. Il doit être plus que jamais en mouvement quand des réflexes hérités du passé montrent leur impuissance à résoudre les nouveaux problèmes posés par la science, la politique, la morale. Plus que jamais, face à la mutation du monde livré à l'improbable, il est urgent de ne plus chercher à appliquer des principes, des jugements chargés d'arrière-pensées, d'habitudes purement historiques.

Il est temps de réviser, de repenser régulièrement tous nos concepts, de « sortir pour entrer » de sortir de ce qui allait se fossiliser en nous afin de nous mettre en harmonie avec ce qui survient et non pas risquer, comme le dit Valéry, « d'entrer dans l'avenir à reculons ».

Et pour se départir de nos arbitraires, de nos repères hérités, il faut ne pas oublier leur facticité leur caractère « fiduciaire » afin d'en recréer d'autres qui seront remplacés à nouveau par d'autres modes opératoires, à l'image de la mer ; « la mer, la mer, toujours recommencée ! »

La Crise, aux yeux de Valéry, n'est que le passage d'un mode de fonctionnement à un autre. Et cette souplesse mentale du « **sortir pour entrer** » est un gage d'Espérance, d'une foi déniaisée, débarrassée de la recherche « d'idées fixes » et d'idoles ; cette Espérance en la vie ne peut être obtenue que par l'exercice de l'esprit qui fait de la Crise, un mode opératoire.

## « La mer, la mer toujours recommencée... »

J'aimerais terminer mon propos en revenant au thème de la mer qui est une allégorie éclairante de la pensée valéryenne et dont le vers du *Cimetière marin* « la mer, la mer toujours recommencée » me semble emblématique.

Jamais autant que pour Paul Valéry ce vers de Baudelaire n'a été à propos : « Homme libre, toujours tu chériras la mer ».

C'est sans doute face à cette confrontation permanente du fini avec l'infini que Paul Valéry amorce un des thèmes dominants de son œuvre : la liberté de l'esprit : cette capacité à relativiser sans cesse les élaborations conventionnelles des hommes face à l'infini des possibles qui sourd dans le mouvement universel de la pensée comme de la mer. La liberté de l'esprit est cette capacité à « sortir pour entrer » qui s'élabore dans la dialectique du port et de la mer.

L'esprit, comme la mer est mouvement, puissance de destruction et de construction permanente, comme la vague qui s'élève, telle une structure éphémère, et s'effondre sur elle-même, se reprend pour refaire toujours autrement. L'esprit, à ses yeux, comme la mer, est donc puissance de transformation, de substitution, mais aussi puissance de dévoilement infini du mystère du monde, de même que chaque vague révèle la mer, sans jamais pouvoir la résumer. Pouvoir « aléthéologique » de l'esprit dirait Heidegger.

La mer, illustre ce que Valéry appelle la « Self-variance » de l'esprit qui donne libre cours à l'infini des possibles quand la peur, ou la paresse préfèrent jeter l'ancre ou se réfugier à jamais dans un port pour ne plus avoir à sortir.

Dans un port, les digues et les remparts sont un peu comme les fameux « parapets » d'Arthur Rimbaud, des garde-fous. Entendez des moyens artificiellement créés, des mythes nécessaires afin de ne pas nous noyer dans l'infini de la haute mer comme la *Nadja* d'André Breton, ou même comme Nietzsche. Ce sont nos codes, nos mises en ordre, nos règles et nos lois, certes arbitraires et éphémères mais qui permettent cette accalmie d'un univers apaisé et fini, pour pouvoir édifier, correspondre, parler, vivre ensemble tout simplement.

Mais il serait aussi dangereux de fermer les ports, de refuser de **sortir** par peur du large, par peur d'un « rhume métaphysique » que de ne jamais vouloir **entrer** dans un port, dans des cadres, certes relatifs, mais qui permettent aux hommes de construire, d'agir, de respirer un temps un air complice jusqu'à la prochaine sortie.

« Sortir pour entrer » comme le font les marins, est un mouvement du « navire-esprit », un mouvement de l'intelligence qui aime à se nettoyer des habitudes, des préjugés, des « Idées fixes » du port dans l'infini des possibles de la mer, afin de rentrer au port comme lavé, et vivre nos mythes collectifs temporaires de façon assainie et non fanatique ou sectaire.

« L'homme ne peut vivre que dans l'entrouvert », cette formule de René Char, en ce sens, parachève et éclaire la formule de Valéry : « SORS POUR ENTRER » qui fait le titre de mon intervention.

« **Sors pour entrer** » afin que, aujourd'hui et demain, soient ce que tu veux qu'ils soient, dans un jeu ouvert des possibles infinis...